

"EGYPTE ET NUBIE ANTIQUES : APPROCHES D'UNE COLONISATION"

Janine MONNET SALEH

L'histoire des relations entre l'Égypte et la Nubie antiques suggère quelques remarques sur l'évolution des rapports d'une puissance conquérante et de ceux qu'elle a colonisés (1). Et ce qui constitue l'intérêt exceptionnel des relations entre ces deux pays, c'est qu'elles peuvent être suivies sur une période de temps suffisamment longue pour englober les débuts, l'établissement, l'apogée, le déclin et la disparition du phénomène de colonisation de la Nubie par l'Égypte. Soit plus de mille cinq cents ans - en gros, de 2800/1200 avant notre ère. A quoi il faut ajouter, et ce n'est pas le moins intéressant, la conquête de l'Égypte affaiblie par les descendants de ceux qui avaient été colonisés, les "Méroïtiques" de la XXVème dynastie, qui règnèrent sur l'Égypte pendant un siècle environ (751-656 avant notre ère).

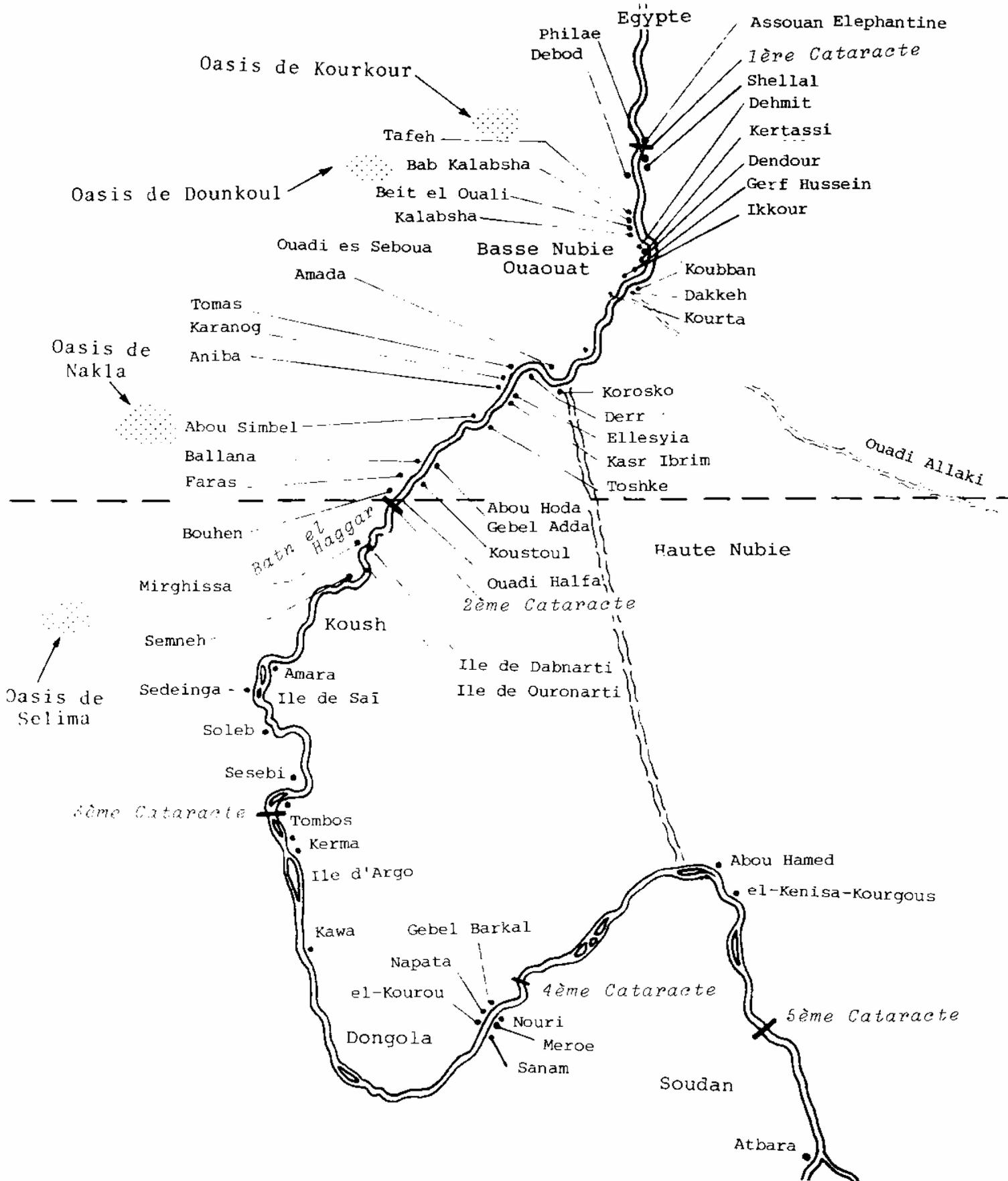
Ce que nous appelons ici, pour plus de commodité, la Nubie, recouvre en réalité le pays qui va de la 1ère Cataracte du Nil, près d'Assouan en Égypte, et jusqu'à la 4ème de ces cataractes, en Soudan actuel, soit le *W3w3t* et le *Kwš* des anciens Égyptiens. En amont de la 1ère Cataracte, le pays de *W3w3t* comprenait quelques agglomérations dans les plaines cultivables, et, jusqu'à la 2ème Cataracte, où débute l'actuelle frontière entre l'Égypte et le Soudan, constituait une zone de peuplement moyen. La 2ème Cataracte est une longue succession de rapides et d'amas rocheux, à telle enseigne que son nom est "Batn el Haggar", le Ventre de Pierres. En amont s'ouvre le grand bassin fertile du Dongola, riche et peuplé, et les anciens Égyptiens avaient si bien le sentiment que là commençait un pays différent, qu'ils appelèrent une grande île habitable de cette région "le commencement", *š3ct* (2), l'île de Saï actuelle. La 3ème Cataracte marque la limite nord de la zone arrosée par la mousson, et la 4ème Cataracte est le berceau de la civilisation méroïtique, le site des villes de Méroë et de Napata. Et c'est justement dans cette région, à Kourgous, à 1300 km de navigation par le fleuve, depuis Assouan, que se trouve la frontière la plus méridionale établie par les Égyptiens, en l'an 2 du règne de Thoutmosis Ier, soit environ en 1530 avant notre ère.

Qu'allaient donc chercher les Égyptiens, dans la lointaine Nubie ? En premier lieu, des animaux : gros et petit bétail (3), bovins, ovins et capridés, des autruches pour leurs plumes et leurs oeufs, des girafes, guépards, panthères ou tout au moins leurs peaux, les singes, l'ivoire des éléphants. Autres richesses agricoles, les dattes, et gommés végétales diverses. Des bois, d'essence rare

(1) Le terme de colonie est pris ici dans son acception de "possession d'une nation en dehors de son territoire propre".

(2) Cf. *CRIFEL* 1(1972), p.30

(3) Par exemple, Snefrou rapporta 200.000 têtes de bétail de son expédition en Nubie : cf. Pierre de Palerme, traduite par BAR t.I § 146.



comme l'ébène, ou de taille appréciable comme l'accacia. Parmi les richesses minérales de la Nubie, les Egyptiens appréciaient les pierres semi-précieuses, comme la cornaline, les schistes verts, et les différentes sortes de diorite, qu'ils ramenaient des déserts proches d'Abou Simbel et de Toshke. Mais la ressource essentielle de la Nubie, pour les Anciens, c'était l'or du Ouadi Allaki, ce gisement du désert oriental, dont la piste aboutissait au Nil à hauteur de Koubban, à l'extrémité sud de la plaine de Dakkeh. Pour avoir un ordre de grandeur des profits que les Egyptiens ont tiré de la Nubie colonisée, il suffit de consulter les inscriptions du temps : sous Aménophis II (4), il fallut plus de 2600 hommes pour apporter de Nubie en Egypte les différents "tributs" envoyés en une seule année, et, sous Thoutmosis III (5), pour les années de règne 31/42 de ce Pharaon, on dénombre près de 10.000 *deben* d'or, 544 boeufs, 607 chèvres et moutons... et 300 esclaves !

Car les Egyptiens ont considéré la Nubie comme une réserve d'hommes, où ils ont largement puisé : dès la IV^{ème} dynastie, Snéfrou (6) ramène d'une expédition militaire 7000 prisonniers nubiens, sans oublier les contingents d'archers de toute la Nubie, dont on sait qu'ils participèrent aux expéditions égyptiennes vers l'Asie sous Pépi Ier (7), ou aux combats que livrèrent les roitelets d'Hérakléopolis, à la Première Période Intermédiaire (8).

Ces Nubiens, qui étaient-ils ? Les anciens textes égyptiens les nomment "*Iwnwt m Stj*" (9) "les archers de Nubie", qui habitent la Vallée, et ne sont pas des nègres. On trouve également le terme *nhsw* (10) pour désigner les populations nubiennes : précisons que ce mot est sans étymologie égyptienne, et qu'il est probablement le nom même que se donnaient les habitants du pays nubien. Jusqu'au Nouvel Empire, *nhsw* désigne les populations *méridionales*, et le terme ne désignera les nègres qu'à partir du moment où les Egyptiens entreront directement en contact avec les Noirs, à la 4^{ème} Cataracte et sous la XVIII^{ème} dynastie. Il faut encore évoquer une catégorie de population typique : les *Md3yw*, qui vivaient dans le désert oriental, dont le nom s'est transformé en *Bd3* et qui sont probablement les ancêtres des célèbres et terribles Blemmyes des auteurs

-
- (4) Liste de la tombe du Vice-Roi de Koush, Usersatet, cf. S. Curto, *Nubia*, Novare 1965, p.37.
- (5) Cf. BAR t.II § 475, 487, 494-495, 502-503, 514-515, 522-523, 526-527, 538-539; on doit remarquer que les lacunes sont nombreuses dans ces listes de tributs, et en conséquence, notre estimation demeure en dessous de la réalité. Le *deben* valant 91,2 grammes, c'est un peu moins de 1000 kilogrammes d'or que la Nubie a fourni en 10 ans.
- (6) Inscription de la Pierre de Palerme, cf. BAR t.I § 146.
- (7) Inscription de Ouni, cf. BAR t.I § 311-313.
- (8) Cf. *Histoire Universelle*, Encyclopédie de la Pléiade, t.I p.150.
- (9) Sur cette question cf. G.Posener, *Princes et Pays d'Asie et de Nubie*, Bruxelles 1940, p.36-37.
- 10) C'est le terme qui est déjà employé sur la Pierre de Palerme, cf. BAR t.I § 146.

classiques. D'autre part, l'onomastique de ces *Md3yω* laisse à penser que leur langue (11) était différente de celle des Nubiens de la Vallée.

Voici donc un pays riche en ressources naturelles, peuplé, d'accès possible par cette incomparable hydroroute qu'est le Nil, navigable en Nubie de juillet à février, mais où il n'est plus possible de passer en période d'étiage, soit de février à juillet (12). Restait le problème des cataractes : elles ont toujours constitué un obstacle redoutable, sinon infranchissable, pour les grandes barques chargées de militaires ou de marchandises. C'est la raison pour laquelle les Pharaons qui s'occupèrent avec détermination de la Nubie n'hésitèrent pas à aménager ou à réaménager un chenal navigable, à travers la 1ère Cataracte : sous Mérenré (13), à la VIème dynastie, Ouni l'envoyé du roi d'Égypte, fit creuser cinq canaux à travers la 1ère Cataracte, pour faire passer les barques chargées des troncs d'acacia qu'il rapportait du Sud. Au Moyen Empire, Sésostri III (14) réaménage le canal, cette fois pour que ses bateaux de guerre passent plus facilement la Cataracte. Thoutmosis Ier (15), puis Thoutmosis III (16), à nouveau et pour les mêmes motifs, firent faire des travaux au même endroit. Pour les autres cataractes, les Anciens ont su aménager des chemins de halage (17), au long des passages par trop difficiles.

Que savons-nous de l'histoire de cette colonisation ?

Tout d'abord qu'elle débuta très tôt, pratiquement dès que la Haute et la Basse Égypte devinrent un pays unifié sous l'autorité d'un seul Pharaon. C'est le roi Djer, le troisième Pharaon thinite, qui, le premier, laissa une marque de son passage, à hauteur de la 2ème Cataracte, sous forme d'un graffito (18), à son nom. Mais le lacanisme de cette inscription est compensé par ce que l'archéologie en Nubie montre à l'évidence : c'est en effet de l'époque de Djer que sont datées, en Nubie, les dernières tombes comportant la poterie typique des populations nubiennes du "Groupe A" (19). Brusquement, il n'y a plus de tombes comportant des vases au décor ondulé, non plus de céramique rouge à bord noir et intérieur noir. Un "vide archéologique" s'installe dans le pays, et durera jusqu'à l'époque

(11) Cf. G. Posener, *op. cit.* p.53-54.

(12) Cf. J. Vercoutter, *CRIPPEL* 1(1972), p.26 et note 97.

(13) Cf. *BAR* t.I § 324.

(14) Inscriptions de l'île de Sehel, cf. *BAR* t.I, § 644 et 647.

(15) Cf. *BAR* t.II § 75-76.

(16) Cf. *BAR* t.II § 649-650.

(17) Une de ces glissières, ou chemin de halage, et datant probablement du Moyen-Empire, a été retrouvée dans le Batn el Haggar : cf. *Mingissa I*, Paris 1970, p.177-179 et fig.5 (J. Vercoutter), et surtout p. 204-214, fig. 11 à 20 (A. Vila).

(18) Le dessin en est donné par W.B. Emery, *Archaeic Egypt*, Pelican Book, 1961, fig.22 et p.59-60.

(19) Cf. H.S. Smith, *Kush* 14 (1966), p.121 note 252.

de la fin de la VIème dynastie d'Égypte. On doit cependant faire entrer en ligne de compte les 7000 prisonniers capturés par Snéfrou, et admettre que les Nubiens ne furent vraisemblablement pas exterminés par Djer et ses successeurs, mais probablement dispersés, éloignés de la Vallée et du fleuve, par où les Égyptiens ne cessèrent pas d'aller exploiter la Nubie. Les innombrables vases, statues et statuettes, modelées dans les magnifiques pierres de Nubie (20) ramenées en Égypte, en témoignent pour toute la période pendant laquelle précisément, on constate le "vide archéologique" nubien.

Un changement capital dans les relations Égypte-Nubie intervient sous le Pharaon Pépi Ier. C'est à ce roi qu'il faut certainement attribuer la plus ancienne entreprise de caractère colonial. Il va en effet charger des fonctionnaires civils, et non plus seulement des militaires, de s'occuper de la région du Sud. Le nomarque d'Edfou, surnommé Kar et de son vrai nom Mériré-Nefer, est préposé à "l'ouverture de la porte d'Eléphantine" (Assouan et la 1ère Cataracte), à "l'entrée des défilés dans les déserts du Sud", et enfin, c'est lui qui assure "la transmission au roi de toutes les nouvelles venues de Nubie" (21). Un autre homme de confiance du souverain, le célèbre Ouni, dont le tombeau est creusé dans la falaise d'Assouan (22), ira, lui, dans les pays du Sud, et non pas seulement dans la Vallée du Nil, mais aussi dans le pays de 'Iam -probablement l'oasis de Dounkoul-, à l'ouest du Nil, d'où il reviendra accompagné d'un contingent de recrues locales, destiné aux armées de Pharaon. Sous le règne du successeur de Pépi Ier, Mérenré, le roi viendra en la 1ère et la 5ème années de son règne, recevoir à Eléphantine l'hommage des chefs nubiens. Est-ce à dire que la Nubie est complètement passée sous l'obédience égyptienne ? Non sans doute, car un autre célèbre fonctionnaire égyptien, Hirkouf (23), lui aussi enterré à Assouan, dans le récit des voyages qu'il fit au Sud, raconte qu'il a attaqué les gens d'une oasis (3ème voyage), avec lesquels le prince de 'Iam allié de l'Égypte, était en guerre. Hirkouf pacifie le pays, rapporte un énorme butin de l'oasis, mais au retour de son expédition, il est attaqué par des chefs de tribus "de la Cataracte" et par des habitants de Nubie. Mais, impressionnés qu'ils sont par l'importance et la puissance de la troupe qui accompagne Hirkouf, les Nubiens se découragent, se soumettent, et apportent même des cadeaux à Hirkouf... Ce même Hirkouf, qui va toujours plus loin dans le Sud (4ème voyage), pour rapporter au jeune Pharaon Pépi II, âgé de huit ans, le pygmée, qu'en enfant qu'il était, le roi voulait voir "danser devant le dieu" comme au temps des ancêtres.

Les chefs nubiens qui n'eurent qu'une velléité de révolte en face de la puissance de Hirkouf, vont s'enhardir au fur et à mesure que la force égyptienne va décroître : les désordres de la Première Période

(20) Des Pharaons des IVème et Vème dynasties ont laissé leurs cartouches dans les carrières de diorites : cf. *PM TB VII*, p.274-275.

(21) Cf. E.Drioton - J.Vandier, *Égypte*, col. "Clio", Paris 1952, p.209 et 228.

(22) Cf. E. Drioton - J. Vandier, *op. cit.*, p.207-209 et 227.

(23) Cf. E. Drioton - J. Vandier, *op. cit.*, p.209 et 227-228.

Intermédiaire, et l'impuissance qui en découle, permettent aux habitants du Sud un épanouissement que l'archéologie va à nouveau révéler : les tombes appartenant au "Groupe C" prolifèrent dans toute la Nubie, et même, deux petits royaumes nubiens (24) vont laisser des traces, en hiéroglyphes, de leur existence : inscription de Segersenti, chef nubien établi à Dehmit, en Basse Nubie, qui se reconnaît vassal du Pharaon Ouadjkaré, et célèbre sa victoire sur ses voisins immédiats. Le second royaume est à situer entre Debod et la 2ème Cataracte, et, alors que les Antef du début de la XIème dynastie régnaient sur l'Égypte, on connaît deux souverains nubiens de ce royaume, Kakaré-Ini, et Iy-Ib-Khent-Ré, à la titulature calquée sur celle des Pharaons. Cependant, au moment où les rois d'Égypte du Moyen-Empire vont reprendre leurs interventions dans le Sud, la situation dans le pays va à nouveau changer : que feront alors les populations du "Groupe C" ? Celles qui seront restées en Basse-Nubie développeront faiblement leur culture propre. Mais il est plus intéressant de noter que dans la partie la plus méridionale de la Nubie apparaît une culture nouvelle, dénommée d'après la grande cité commerçante du Nord-Dongola qui en est le site le plus important, Kerma (25). Protégée des influences de l'Égypte, cette culture Kerma l'est, par la frontière établie à Semneh (26), par le Pharaon Sésostri III, frontière que les populations locales ne peuvent pas franchir, à l'exception des seuls parlementaires et commerçants. Et sept forteresses égyptiennes, établies entre Semneh et la 2ème Cataracte permettent l'application stricte des ordres de Sésostri III. Cependant, les rois de la XIIIème dynastie, moins puissants ou moins entreprenants, ne feront pas de campagnes militaires comparables à celles de Sésostri III, n'iront pas piller les richesses, capturer les femmes, ni détruire par le feu les réserves des Nubiens. Ils se contenteront d'agir par magie, en faisant exécuter par les magiciens d'Égypte des statuettes d'envoûtement (27), couvertes de textes d'exécration, où l'on a pu recenser jusqu'à 29 pays nubiens, sur lesquels régnaient au moins cinq princes locaux. Car les Nubiens, une fois de plus, développèrent leur pays, leur culture et leur puissance en rapport inverse et complémentaire des déboires de l'Égypte, aux prises avec les Hyksos. A telle enseigne que le prince Kamosis (28), pour justifier devant son Conseil son désir de partir en guerre, se plaint de partager le pouvoir avec "un Nègre qui domine la Nubie", en plus de l'Asiatique Hyksos qui règne sur le Delta. Ce que confirme d'ailleurs une fois encore l'archéologie en Nubie : le souverain de Koush siège à Bouhen, emploie les hiéroglyphes, et administre à l'égyptienne son royaume, qui va d'Eléphantine à Kerma. Mais allié au Hyksos Apopi, le souverain de Koush devra subir les attaques de Kamosis, puis du Pharaon

(24) Cf. *Histoire Universelle*, Encyclopédie de la Pléiade, t.I, p.150.

(25) Cf. *PM TB*, VII, p.175-180 pour les plus anciennes fouilles, et, pour les campagnes récentes : Ch. Bonnet, *Genava* (N.S.), t.XXVI (1978), p.107-134, "Fouilles archéologiques à Kerma (Soudan), Rapport préliminaire de la campagne 1977-1978".

(26) Cf. *BAR*, t.I § 652 et 656-660.

(27) Cf. G. Posener, *Princes et Pays d'Asie et de Nubie*, Bruxelles 1940, et particulièrement p.54.

(28) Cf. E. Drioton - J. Vandier, *op. cit.*, p.299 et 318.

Ahmosis, dont il semble bien que les armées aient atteint la région de la 3ème Cataracte (29). Thoutmosis Ier (30) suit la même route, atteindra Kourgous, où il établira la frontière Sud de l'Égypte, en amont de la IVème Cataracte. Les Nubiens essaieront, à chaque changement de Pharaon, de se révolter contre l'Égypte : aussi le voyage vers la Haute-Nubie sera de règle pour chaque Pharaon nouvellement intronisé, et Thoutmosis II (31), Thoutmosis III (32), Aménophis II (33), Thoutmosis IV (34), et même Aménophis III (35), apparaîtront ainsi aux confins de l'Empire. La colonisation systématique de la Nubie s'effectue précisément à la même époque, avec tous les changements qu'elle implique, notamment la disparition de la culture originale de Kerma. C'est au cours de la XXème dynastie que l'Égypte semble avoir perdu le contrôle de la Nubie.

Par quoi se marque, en Nubie, cette colonisation égyptienne ?

Tout d'abord par la diminution du nombre des forteresses : le pays est conquis, et il n'est plus besoin d'y maintenir les 18 forteresses que les souverains du Moyen-Empire avaient établies entre la 1ère Cataracte et le Nord-Dongola. Les Pharaons de la XVIIIème dynastie ne conserveront que quatre de ces vieilles citadelles : Aniba (36), Bouhen, Semneh-Ouest, et l'Île de Saï, mais par contre ils édifieront trois nouveaux forts, encore plus au Sud : Sesebi, Tombos, et enfin el-Kenisa, le plus méridional, implanté à mi-chemin entre la 4ème et la 5ème Cataractes.

Si les forteresses sont plus rares, les villes, dans le même temps, deviennent plus nombreuses, si l'on en juge par les tombeaux que se firent creuser les habitants, sans doute plus riches, et de plus en plus égyptianisés; car les nécropoles de type local se raréfient, au profit des tombeaux de facture purement égyptienne. C'est le cas évidemment des tombes que se firent creuser les hauts fonctionnaires égyptiens, envoyés par Pharaon pour administrer la province de Koush : le "Vice-Roi de Koush" (37) est un grand personnage résidant à Bouhen,

(29) Cf. J. Vercoutter, *CRIPÉL* 1(1972), p.25-27.

(30) Cf. A.J. Arkell, *JEA* 36(1950), p.36-38; J. Vercoutter, *CRIPÉL* 1(1972), p.29-30 et note 117.

(31) En l'An 1, cf. *BAR* t.II § 121-122.

(32) En l'An 2, cf. *BAR* t.II § 169 à 176.

(33) En l'An 3/4, cf. *BAR* t.II § 792 à 798.

(34) En l'An 8, cf. *BAR* t.II § 825-829.

(35) En l'An 5/6, cf. *BAR* t.II § 842 à 855.

(36) Les références aux publications anciennes sur les forteresses nubiennes et soudanaises sont données dans le volume VII de *PM TB*: Aniba : p.81; Bouhen : p.129-138; Semneh-Ouest : p.144-149; l'île de Saï : p.164-165; Sesebi : p.172; Tombos : p.174-175, et el-Kenisa : p.233. Les références aux publications des travaux récents se trouvent dans les volumes de la revue *Kush*.

(37) Cf. E. Drioton - J. Vandier, *op. cit.*, p.462-466 et 505.

placé à la tête d'un service important, aux rouages calqués sur ceux de l'administration de l'Égypte.

Mais c'est peut-être le domaine religieux qui fournit le témoignage le plus irrécusable de la colonisation du pays par l'Égypte. En effet, il semble qu'au Moyen Empire les dieux d'Égypte n'aient disposé que de quelques chapelles, plantées au coeur des forteresses, et dont l'usage était destiné aux occupants égyptiens de la citadelle. Mais les fouilles nous ont enseigné qu'au début de la XVIIIème dynastie la situation devient telle que les dieux égyptiens jouissent alors de temples édifiés en dehors des enceintes fortifiées. Thoutmosis III fait notamment construire un temple à Amon, à Amada (38), un temple au dieu faucon local, l'Horus de Baki (Koubban-Dakkeh), et un temple rupestre -semble-t-il le plus ancien en Nubie-, dédié à Amon et creusé dans la falaise de Ellesyia (39). Aménophis II et Thoutmosis IV travailleront à agrandir et à parfaire Amada, Aménophis III, quant à lui, bâtit au Soudan actuel, édifiant Soleb et Seideinga (40), et toujours au Soudan, Aménophis IV fera de Kawa le site d'un temple dédié au dieu à la mode, Aton (Gematon) (41). Les derniers souverains de la XVIIIème dynastie creuseront le petit temple rupestre d'Abou Hoda (42), et le dernier Pharaon qui bâtit en Nubie sera Ramsès II, avec un faste qui ne le cède en rien aux temples de ce roi en Égypte : Rappelons pour mémoire les deux temples d'Abou Simbel : Grand Temple et Temple de la Reine (43), les temples de Derr, Ouadi es Seboua, Gerf Hussein, et enfin Beit el Ouali. Soit six temples, complètement ou partiellement rupestres, où le sanctuaire abrite les statues des grands dieux d'Égypte, Amon, Ptah, Ré, Horakhti, Hathor, et au milieu desquels le Pharaon lui-même est assis, et reçoit le culte tout comme les autres statues. Et brusquement cesse l'activité architecturale des rois d'Égypte en Nubie. Un dernier cartouche se lit encore à Abou Simbel : celui de Ouserkhéperouré-Séthi II (44), qui fera réparer un des colosses de la façade du Grand Temple d'Abou Simbel, endommagé sans doute par une catastrophe naturelle.

(38) Cf. *PM TB*, t.VII, p.65-73.

(39) Cf. *PM TB*, t.VII, p.90-91.

(40) Sur ces deux sites, cf. *PM TB*, t.VII, p.169-172 et 166, ainsi que les publications de M. Schiff-Giorgini sur les travaux récents.

(41) Cf. *PM TB*, t.VII, p.180-184.

(42) Creusé dans la falaise de Gebel Adda, cf. *PM TB*, t.VII, p.119-121.

(43) Sur ces temples nubiens, cf. *PM TE*, VII : Abou Simbel, Grand Temple : p.95-111; Petit Temple de la Reine : p.111-117; Derr : p.84-89; Ouadi es Seboua : p.53-64; Gerf Hussein : p.33-37; Beit el Ouali : p.21-27.

(44) L'activité des Égyptiens au cours de la XXème dynastie semble avoir été confinée, en Nubie, au domaine moins onéreux des statues royales, placées dans les temples déjà existants : par exemple, la statue de Ramsès VI, offerte par le Vice-Roi de Koush, Pennout, et consacrée dans le temple de Derr : cf. *BAR*, t.IV § 477-483.

Peut-on mesurer l'impact de ces cinq siècles de propagande religieuse en pays nubien ? Faute d'ex-voto que le hasard des fouilles n'a pas permis de retrouver en Nubie, il est cependant deux indices qui laissent à penser que la religion des Égyptiens eut une influence certaine sur les populations locales; il n'est pas sans intérêt d'ailleurs que ces deux indices datent d'une période bien postérieure à la colonisation égyptienne. Le premier de ces témoignages est le culte rendu à Amon (45), le grand dieu dynastique de Karnak, par les gens de Napata et de Méroë, qui, au 8ème siècle avant notre ère, firent eux aussi d'Amon la divinité tutélaire de leurs souverains. Le second fait est d'une nature encore plus populaire : il s'agit de la procession probablement annuelle, de la statue d'Isis, se rendant depuis le temple de Philae jusqu'à Koubban au moins; il semble qu'une indication de la venue de la barque sacrée de la déesse se trouve déjà sur la décoration du temple de l'Horus de Baki (46), temple dont une partie des blocs a été retrouvée en 1963, en fouillant le dromos du temple de Dakkeh. Ce temple avait été édifié par Thoutmosis III, et ce n'est que bien des siècles plus tard qu'une autre évidence de la procession de la barque sacrée d'Isis sera inscrite dans l'architecture : les empereurs romains occupant l'Égypte feront en effet édifier de multiples kiosques (47) - par exemple Kertassi et Tafeh -, sur la route fluviale suivie par Isis en Nubie, et, en 450 de notre ère, le dernier témoignage de cette longue tradition est donné par le général romain gouvernant la région, qui permet aux Blemmyes (peuplade nomade du désert de l'Est, probablement descendante des Bedjayou), d'emporter chez eux la statue d'Isis, et de la rapporter au temple de Philae à une date convenue.

Si l'on a pu évoquer un "vide archéologique" en Nubie, entre la Ière et la VIème dynastie égyptiennes, on peut constater quelque chose d'analogue en Basse Nubie, à partir de la XXème dynastie environ, et jusqu'au début de la période méroïtique, soit pendant un millénaire environ. Et bien des hypothèses ont été avancées pour justifier ce vide, qui serait dû au fait que la région aurait été presque complètement dépeuplée. On a même suggéré que les eaux du

(45) Cf. par exemple : J. Monnet, "Un vase à libation royal du culte d'Amon-Ré de Gematon", *RdE*, 9 (1952), p.91-99.

(46) Cette fouille n'est toujours pas publiée. Cependant, toute la documentation a été faite sur le chantier par les équipes du Centre de Documentation sur l'Égypte Ancienne, du Caire, et l'enregistrement scientifique des trouvailles de la fouille demeure consigné dans les Cahiers d'experts de ce Centre, et a été fait par moi-même, lors de la fouille, en septembre-octobre 1963. 460 blocs ont été dégagés et retirés du site, et on a dénombré au moins 120 blocs que la remontée des eaux du Nil, après la fermeture du Barrage, n'a pas permis de dégager, faute de temps, et qui sont noyés à jamais *in situ* sous les eaux de retenue du Haut-Barrage. Le "Rapport préliminaire sur la fouille du dromos de Dakkeh" (1963), et l'"Inventaire des blocs provenant du temple d'Horus, Seigneur de Baki, construit sous le règne de Thoutmosis III", (1964), et dont je suis l'auteur, demeurent aussi sans publication.

(47) Cf. L.A. Christophe, *CdE* 38 (1963), p.28-29. Pour Kertassi et Tafeh, cf. *PM TB*, VII, p.6-7 et 8-10.

Nil, à cette époque, auraient été à leur niveau le plus bas (48). A cela, on peut rétorquer que le niveau des eaux du Nil n'affecte pas seulement la Basse Nubie, mais la vallée toute entière, et qu'une calamité de ce genre aurait eu des conséquences encore plus dramatiques pour la vallée très peuplée de l'Égypte elle-même que pour la Basse Nubie, ce qui ne semble pas vraiment avoir été le cas. Cependant, parmi les catastrophes naturelles qui peuvent frapper la Basse Nubie, on ne doit pas oublier les vents d'Ouest, qui peuvent souffler avec violence et charrier des quantités de sable dévastatrices. Quoi qu'il en soit des causes, le dépeuplement de la Basse Nubie n'a peut-être pas été aussi total que l'on veut bien le dire, mais n'a peut-être affecté que les éléments égyptiens de la population : on constate en effet, déjà sous Ramsès II, que le temple de Gerf Hussein, dont le péristyle était encore debout avant la construction du Haut-Barrage d'Assouan, présentait des caractères nettement locaux dans la facture de sa décoration, et surtout dans le modelé des colosses de son péristyle : censés représenter le grand Ramsès (49), ces statues trop larges, trop plates, massives et frustes, évoquaient beaucoup plus l'art bien postérieur de Napata ou de Méroë que la belle plastique des colosses contemporains d'Abou Simbel ! Oeuvres d'artistes nubiens ? sans doute, et témoignage en tout cas d'une école locale de sculpture, qui traduit par son goût et son style sa nature différente de celle des Égyptiens. Cet indice timide n'est pas sans intérêt lorsque l'on songe que cinq siècles plus tard, les populations nubiennes seront passées du stade de l'affirmation occasionnelle de leurs tendances profondes dans l'interprétation d'un modèle égyptien, à la constitution d'une civilisation originale, basée loin dans le Sud, et dont la puissance militaire permettra de conquérir l'Égypte et d'occuper le trône des Pharaons pendant plus de 80 ans. Car le mélange original de caractère locaux et de vernis égyptien qui caractérisait les colosses ramessides du temple de Gerf Hussein, se retrouve exactement semblable dans la civilisation des Koushites de Napata et de Méroë (50), dont sont issus les Pharaons de la XXVème dynastie. Africanisme des types physiques, de l'onomas-tique, des coutumes familiales et successorales, mais emprunts égyptiens pour les dieux -Amon, dieu dynastique-, les tombes -en pyramides-, le culte funéraire -libation périodique de l'Eau de l'Inondation-, l'armée, etc...

Et ces constatations sont sans doute l'enseignement quasiment unique que l'histoire des peuples d'autrefois peut apporter à ceux qui vivent en cette fin de notre XXème siècle, où tant de peuples se trouvent

(48) Cf. F. Geus et Y. Labre, *CRIPPEL* 2 (1974), p.114-115 et notes 32 à 35, qui renvoient à W.Y. Adams, *Continuity and change in Nubian Cultural History*, SNR 48 (1967), p. 19-20.

(49) Ces colosses, ainsi que les autres témoignages d'époque ramesside d'ateliers *locaux*, aux productions montrant une facture qualifiée généralement de maladroite, ou, au mieux, de populaire, sont rarement reproduits dans les livres d'art sur la Nubie. Voir cependant "*Un devoir de solidarité internationale*", Unesco, Paris 1960, p.8, ainsi que "*Ramsès le Grand*", Paris 1976, photo de la p.58.

(50) Cf. P.-L. Shinnie, "*Meroe, a Civilization of the Sudan*", Londres 1967, et les références données par PM TB, VII, p.235-261 (Meroe) et 203-223 (Napata).

dans une situation analogue. Un pays conquis, perdu et reconquis à plusieurs reprises, exploité, par une nation à la civilisation plus développée et plus riche que la sienne, voit son peuple subir le contre-coup toujours dramatique de cette colonisation, mais il est possible qu'il garde son originalité profonde sous les emprunts faits aux colonisateurs dans tous les domaines, et le temps aidant, ce peuple et sa culture peuvent reprendre un essort original, jusqu'à une prépondérance qui n'est pas de simple forme. Et en ce qui concerne la nation colonisatrice, l'Égypte ancienne nous apprend que le processus de sa propre évolution n'est pas fondamentalement dévié par les soubresauts de son aventure coloniale, dont elle ne constitue, après tout, qu'un épisode.

Janine MONNET SALEH
45, av. du Jura
01210 Ferney-Voltaire